

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre XLI. Le Même, au Même, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9423

n'existe point à Paris pendant sa vie, on n'y vit qu'après sa mort.

L E T T R E X L I .

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

DE tous les savans qui sont dans cette capitale; il n'y en a point qui soient plus profonds que ceux qu'on appelle les novellistes. Leur département est la politique : c'est quelque chose de prodigieux que l'étendue de leur érudition sur celle-ci. Les autres philosophes ne sont certains de rien ; ceux-ci sont sûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde Chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent au commencement d'une guerre qu'elle en doit être l'issue : vous savez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des souverains. Ils conduisent la marche des généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont mesuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs ressources.

Aucun souverain ne peut expédier un courrier, qu'ils ne sachent le contenu de
la

la dépêche ; ni envoïer un ambassadeur, qu'ils ne disent pour quoi. Ils connoissent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche sur les intérêts des princes. Ils sont instruits de toutes les démarches des Rois, sans qu'on découvre qu'ils aient aucune intelligence avec les Cours ; & si ce n'étoit que dans leurs conjectures ils se trompent presque toujours, on les prendroit pour des forciers.

Autrefois ils parioient beaucoup ; mais ils ont perdu tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Prusse les a ruinés. Lorsque ce Prince commença la guerre qui dure depuis six-ans, ils parierent qu'il ne tiendrait pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point : ils demanderent leur revanche, on la leur donna ; & ils perdirent encore : ainsi de revanche en revanche, ils se trouvent aujourd'hui entièrement écrasés.

Ce qui les console dans leur perte, c'est qu'ils ont pardevers eux des raisons qui prouvent démonstrativement qu'ils devoient gagner ; & ils en sont si convaincus, que s'ils n'étoient pas ruinés, ils se ruineroient encore ; car cette classe de savans

ne

ne se rend jamais aux faits, elle ne s'attache qu'à la présomption : il n'est pas question de ce qui est, il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric est leur fléau; il n'a point fait de siège, ni livré de combat sans leur aufer un grand dommage. Il y a surtout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité; il est vrai que les plus fins s'y feroient trompés, & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur désastre, ils avoient les moyens d'entretenir des correspondances dans les païs étrangers; mais ils en sont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur assemblée générale est dans la grande allée du jardin du palais-royal; c'est-là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils instruisent le public de ce qu'ils ne savent point. S'ils étoient d'accord sur leurs principes, ils étourdiroient la ville & les fauxbourgs; mais heureusement pour la tranquillité publique, les uns nient tout net ce que les autres avancent: ce qui termine les disputes, & impose silence.

Il y a deux sortes de nouvellistes. Les uns sont des oiseaux de mauvais augure, qui

qui présagent toujours un avenir funeste. Selon eux la nation Françoisse touche à la dernière ruine, & la monarchie en corps est à la veille de périr. Les autres sont des sirenes politiques qui enchantent par la douceur de leur voix : ces êtres consolans trouvent du remède à tout. Si la France perd une bataille décisive, ils vous diront que c'est tant mieux ; car les grands désastres sont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlèvent à cette monarchie de riches continens dans l'Amérique, c'est selon eux une bonne nouvelle ; car elle décharge l'état des dépenses exorbitantes que coûtait leur entretien. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs pour subvenir aux fraix des armées, tant mieux encore ; car ce qui est violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois-proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaise nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorsqu'on est dans le mauvais tems, on est toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme la France est désolée par un orage continuel.

L E T

L E T T R E XLII.

Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

LA guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichissent pendant ce fléau.

Pour faire des sièges & livrer des batailles, il faut établir des impôts sur les peuples, & c'est de là levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal-même qui le produit. Une nouvelle race de régisseurs & de commis appauvrit plus la monarchie que les taxes & les impôts. Ce n'est pas tout ; les armées exigent un service & des vivres. Il faut des directeurs, des régisseurs, des magasiniers, des contrôleurs, des inspecteurs ; seconde race de sangsues qui tire le sang le plus pur des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeste que l'ennemi.

Tout commis qui fait ici une campagne dans les vivres a de quoi vivre jusques à la fin du monde. Je le crois bien, un homme qui retranche la subsistance à deux-

cens-